

Récit oriental

Khacm

Bagdad

JEAN POTOCKI

Bekrasche

Mossoul

Le voyage de Hafez

récit oriental

Medynoum

Hamadan

Hafez

Bassorab



Dervische

Chiraz

1792

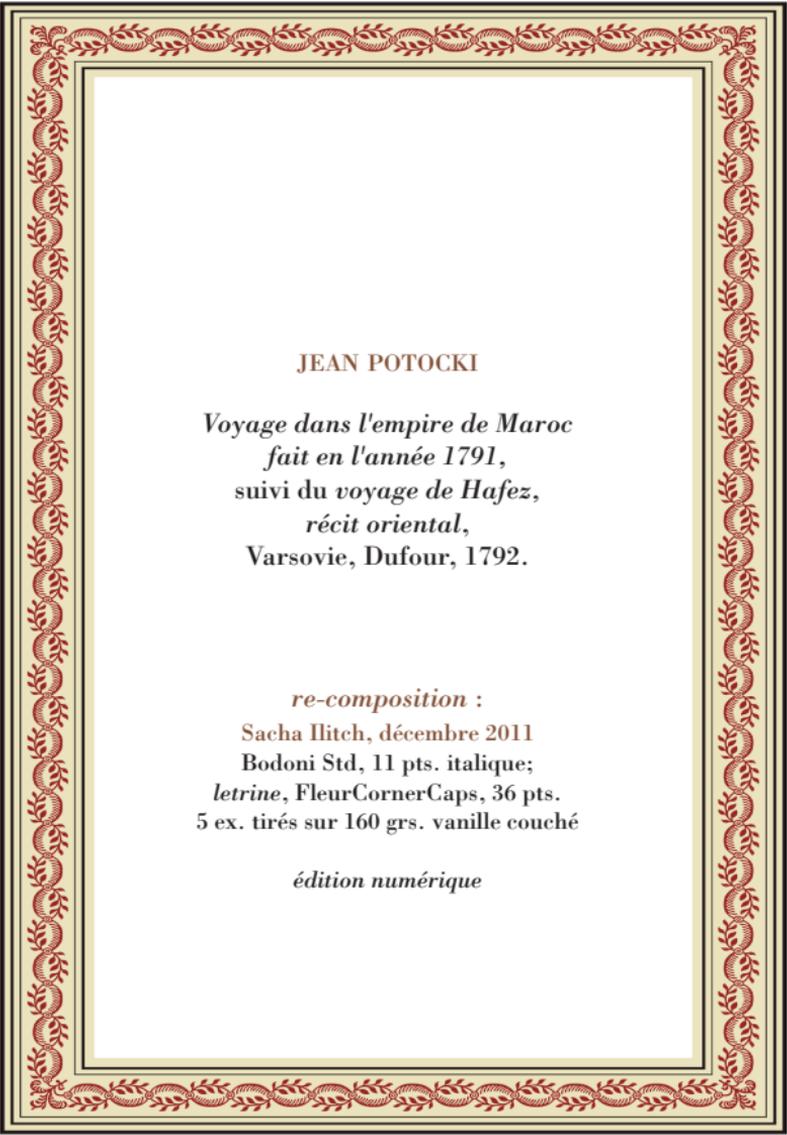
JEAN POTOCKI

Le voyage de Hafez

récit oriental



PARIS, MM XI



JEAN POTOCKI

*Voyage dans l'empire de Maroc
fait en l'année 1791,
suivi du voyage de Hafez,
récit oriental,
Varsovie, Dufour, 1792.*

re-composition :

Sacha Ilitch, décembre 2011
Bodoni Std, 11 pts. italique;
letrine, FleurCornerCaps, 36 pts.
5 ex. tirés sur 160 grs. vanille couché

édition numérique

VOYAGE
DANS L'EMPIRE
DE
MAROC

Fait en l'année 1791.

SUIVI
DU VOYAGE

DE HAFEZ,
RECIT ORIENTAL,
PAR JEAN POTOCKI.



A VARSOVIE.

Chez P. DUFOUR, Conf: Aul: de S. Majesté,
Son Imprimeur ordinaire.

M. DCC. XCII.

JEAN POTOCKI
1761-1815

COMTE, GRAND SEIGNEUR POLONAIS D'ÉDUCATION FRANÇAISE. SAVANT, ARTISTE ET HOMME POLITIQUE, FONDATEUR DES ÉTUDES DE LANGUES ET CIVILISATIONS SLAVES, PUBLIANT UNE SÉRIE DE TRAVAUX IMPORTANTS ÉTAYÉS PAR DES RECHERCHES ETHNOLOGIQUES, HISTORIQUES ET LINGUISTIQUES EFFECTUÉES «SUR LE TERRAIN». LES RÉCITS DE SES VOYAGES EN EUROPE, EN AFRIQUE DU NORD ET EN ASIE NOUS MONTRENT UN OBSERVATEUR EXTRÊMEMENT ATTENTIF À LA CONDITION HUMAINE ET AUX SYSTÈMES DE GOUVERNEMENT. EN 1789, IL FONDE À VARSOVIE UN CLUB POLITIQUE PROGRESSISTE ET UNE «IMPRIMERIE LIBRE». EN 1804, IL OFFRIRA SES SERVICES AU TSAR, PRÉCONISANT LA CONQUÊTE, DANS UN BUT CIVILISATEUR ET COMMERCIAL, D'UNE GRANDE PARTIE DE L'ASIE (DONT L'AFGHANISTAN). APRÈS AVOIR DANS SA JEUNESSE ÉCRIT UN RECUEIL DE PARADES, UNE OPÉRETTE (LES BOHÉMIENS D'ANDALOUSIE) ET APOLOGUES, IL TRAVAILLE DÈS 1797 AU MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE, SON CHEF-D'ŒUVRE, ACHÉVÉ PEU AVANT SA MORT, MAIS RESTÉ INÉDIT. IL SE SUICIDE EN 1815 DANS DES CIRCONSTANCES ENTOURÉES DE LÉGENDES.

(*extrait : Jean Lajarrigue, Les éditions José Corti*)

CHAPITRE I.

Le caravanserai

LE SAVANT Abou Hanifah allait à Bagdad pour y publier le soixante-dixième volume de son *Bahr-al-nour*, ou *l'Océan des Lumières*, et s'occupait tristement des défauts qu'il apercevait encore dans son ouvrage.

Le Dervische Bektasch, qui était de la même caravane, chantait en se laissant aller au mouvement du chameau, et sans nullement songer s'il trouverait sur sa route des musulmans assez chari-

tables pour lui donner de quoi la continuer.

Lorsqu'on fut arrivé au caravansérail, Bektasch se coucha & s'endormit, mais Abou Hanifah, qui ne voulait pas perdre les conceptions de la journée, passa une partie de la nuit à les écrire.

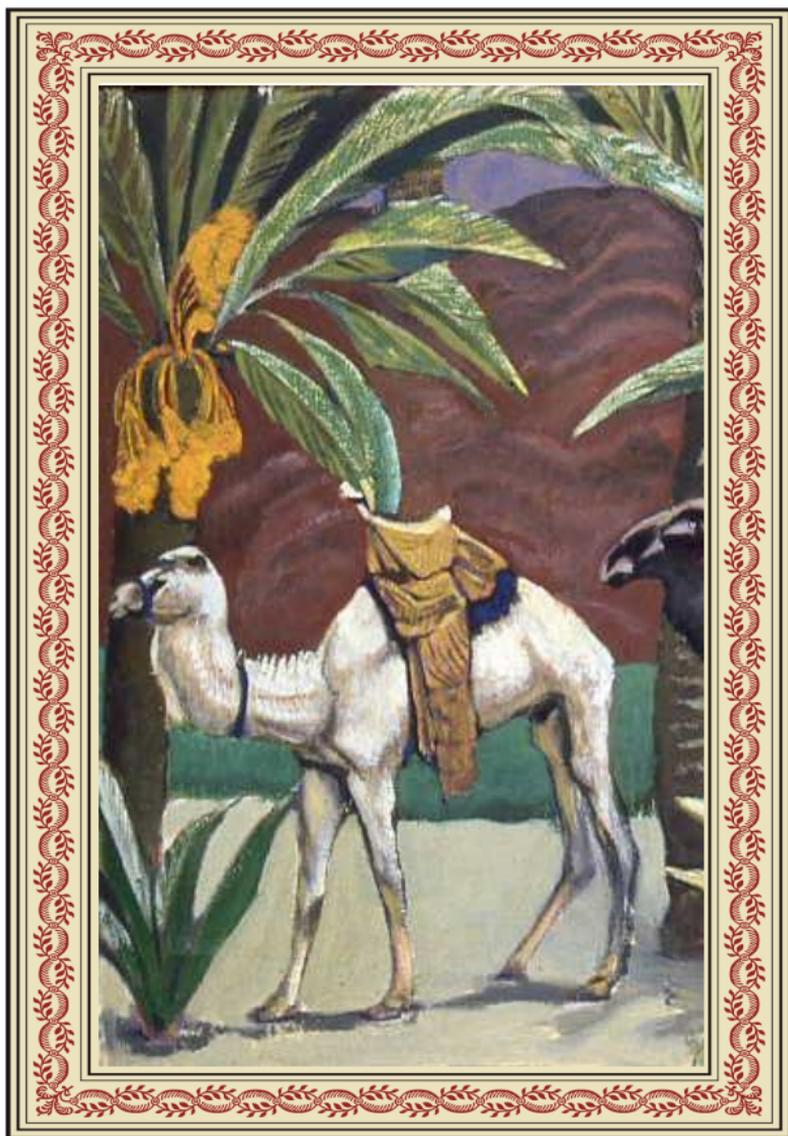
Les premiers rayons du soleil réveillèrent Bektasch, qui aussitôt recommença sa chanson. Abou Hanifah s'éveilla aussi, se plaignit d'un grand mal de tête & dit qu'*il en coûtait bien de la peine pour laisser un nom après soi.*

Ami, lui dit alors Bektasch, vois tous les noms que des voyageurs ont tracés sur les murs de ce caravansérail. Le temps les a presque tous effacés, d'autres voyageurs ont

tracé les leurs par-dessus ceux qu'on ne pouvait plus lire. Quelques-uns s'étaient longtemps soutenus avec honneur, mais il est venu des mauvais plaisants qui les ont accompagnés d'épithètes injurieuses.

Cependant, la coutume d'écrire son nom se soutient toujours, et j'ai moi-même crayonné le nom de Bek-tasch, au-dessus de la place où j'ai si bien dormi, mais, trop savant Abou Hanifah, que dirais-tu du voyageur insensé qui, ne devant s'arrêter ici qu'une seule nuit, la passerait tout entière à graver son nom sur le marbre & le granit ?





CHAPITRE II.

❧ Hafez ❧

ABOU HANIFAH fit peu d'attention à ce que lui disait le Dervische & se remit en marche, toujours occupé au soixante-dixième volume du *Bahr-al-nour* mais, pendant la route, le jeune Hafez s'approcha de Bektasch & lui dit:

Sage religieux, j'ai été vivement frappé de la vérité de votre apologue ; comme le trop savant Abou Hanifah, je me suis beaucoup occupé d'études abstraites & je voya-

ge aujourd'hui autant pour m'en distraire que pour ajouter la connaissance des hommes aux connaissances que j'ai puisées dans les livres.

— *Seigneur, lui répondit Bektasch, vous verrez partout plus de mal que de bien, mais vous ne verrez nulle part le mal sans mélange d'un peu de bien, et cela doit suffire au sage pour le consoler de la vie.*



CHAPITRE III.

Le mendiant

CEPENDANT la tête de la caravane entra dans la porte de Hamadan. À cette porte se tenait un pauvre qui répétait à haute voix les paroles suivantes: *Charitables musulmans, je vous demande l'aumône au nom de Hatem Taï, le meilleur & le plus généreux de tous les musulmans.*

Hafez s'approcha du mendiant, lui donna une pièce de quinze médins & lui demanda s'il connaissait Hatem.

Non, Seigneur, répondit Alnici, je ne le connais point. Hatem est le chef de la tribu de Taiï, qui habite au-delà du grand désert. Il est aussi généreux que l'était son ancêtre, Hatem Taiï, et c'est pour cela qu'on lui en a donné le nom. C'est en ce nom que je demande l'aumône depuis dix ans, et celle que vous m'avez donnée est encore un bienfait de Hatem.



CHAPITRE IV.

Les Pyramides

ANDIS QUE les douaniers de Hamadan examinaient les ballots apportés par la caravane, Hafez dit à Bektasch :

Vous avez entendu les discours du mendiant. Ils m'ont inspiré une forte envie de voir le vertueux Hatem : si son nom est si révééré à Hamadan, quelle vénération ne doit-il pas inspirer lui-même aux habitants du désert, à sa tribu & sa famille !

— Seigneur, lui répondit Bektasch, je ne suis point entièrement de votre avis. Il est possible que le nom de Hatem, si révééré ici, le soit beaucoup moins dans sa tribu & encore moins dans sa famille. Lorsque l'on voit de loin les pyramides de Firaoun, elles paraissent toucher au ciel ; mais lorsqu'on s'en approche, l'on voit qu'elles ne sont habitées que par des chacals & des chauve-souris. Cependant, s'il est vrai que Hatem soit si généreux, il pourra me donner des aumônes considérables pour mes frères, les Derviches Bektaschis & je suis prêt à entreprendre ce voyage avec vous.



CHAPITRE V.

La tribu des Beni-Hédar

HAFEZ prit des guides des différentes tribus dont il devait traverser les terres & se mit en marche avec Bektasch. Le soir ils aperçurent des tentes & reconnurent qu'elles appartenaient à la tribu des Beni-Hédar qui est maudite par toutes les autres parce qu'elle ne reconnaît d'autres prophètes qu'Ibrahim & son fils Ismael. Hafez n'avait point de guide de cette tribu. C'est pourquoi il ordonna à ses gens de s'arrêter &, s'étant avancé seul jusqu'aux premières

tentes, il descendit de cheval & dit à haute voix: *Fiarouk*, ce qui veut dire *je me mets sous votre protection*.

C'est nous qui demandons la vôtre, répondit le cheïk de BeniHédar, *car vous ne voyez ici que les restes d'un adouar jadis florissant. Cependant, restez ici, et nous vous recevrons le mieux qu'il nous sera possible*.

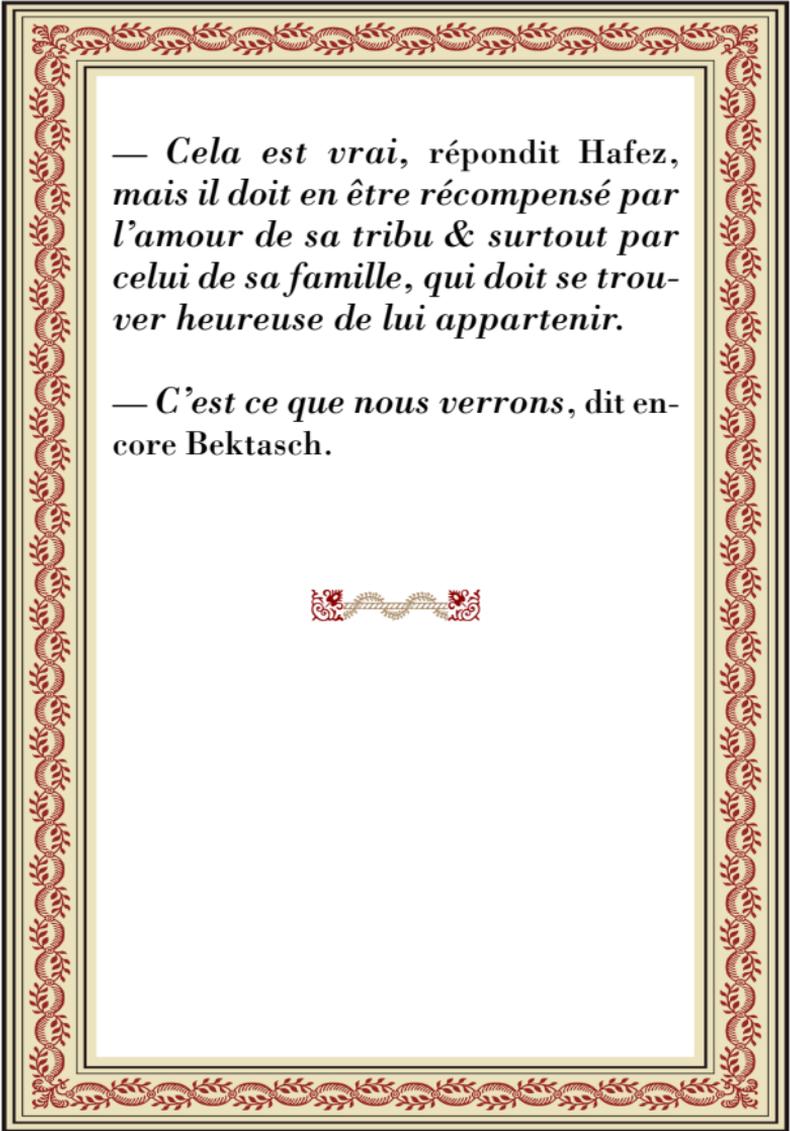
Tandis que l'on tuait le jeune chameau pour en régaler les voyageurs, Hafez demanda au cheïk quelle avait été la cause des désastres de la tribu.

Jeune étranger, lui répondit le vieillard, *vous savez que la sécheresse a, l'année dernière, désolé toute cette contrée, mais chez nous elle a surpassé tout ce que nos pères*

avaient entendu raconter aux leurs. Nous buvions le sang de nos chameaux & les tribus voisines nous refusaient tout secours. Cependant, Hatem Taï nous envoya mille outres remplies d'eau &, sans lui, vous n'eussiez trouvé nul être vivant sous ces tentes. Mais ce bienfait de Hatem lui a fait beaucoup d'ennemis dans les tribus voisines qui, toujours en guerre entre elles, sont toujours d'accord lorsqu'il s'agit de nous faire du mal.

Bektasch, s'approchant de Hafez, lui dit:

Seigneur, vous l'avez entendu. Nous savons déjà que les bienfaits de Hatem lui ont fait beaucoup d'ennemis.



— *Cela est vrai, répondit Hafez, mais il doit en être récompensé par l'amour de sa tribu & surtout par celui de sa famille, qui doit se trouver heureuse de lui appartenir.*

— *C'est ce que nous verrons, dit encore Bektasch.*



CHAPITRE VI.

❧ **Habib Taï** ❧

HAFEZ prit congé des malheureux enfants de Hédar, et continua sa route dans le désert.

Sur le soir, son guide de la tribu de Taï lui dit :

Seigneur, je vois venir des chameaux sellés à la manière de ma tribu. Permettez que j'aïlle reconnaître la tribu qui les conduit & l'informer de l'objet de votre voyage.

Le guide revint avec un jeune homme qui dit à Hafez :

Je suis Habib Taiï, le fils de ce Hatem que vous désirez connaître. Nul étranger n'est encore sorti sans avoir accepté de moi quelque présent : je ne veux pas que le voyage que j'ai entrepris me prive du plaisir de vous en offrir, et j'espère que vous ne refuserez pas la jument que je monte. J'en ai d'autres ici, qui ne sont pas de la même valeur, mais qui suffiront à me porter aux tentes des Beni-Hédar, où mon père m'envoie pour savoir s'ils ont encore besoin de son secours.



CHAPITRE VII.

La tribu de Khaled

LE TROISIÈME jour de sa marche, Hafez arriva chez les Béni-Kaled. On y parla de Hatem, et le cheik des enfants de Kaled convint que, pour un homme de la tribu de Taï, il avait d'assez belles qualités. Alors Bektasch s'approcha de Hafez & lui dit :

Seigneur, vous entendez cet éloge, il me semble un peu froid.

— *Cela est vrai,* répondit Hafez,

cependant une tribu jalouse est forcée à lui rendre justice. Mais la tribu de Tai, qui doit toute sa gloire à Hatem, par quelle reconnaissance ne doit-elle point l'en récompenser ? Il doit être son idole & l'amour de sa famille, qui en retire tant de lustre.

— *C'est ce que nous verrons, dit encore Bektasch.*



CHAPITRE VIII.

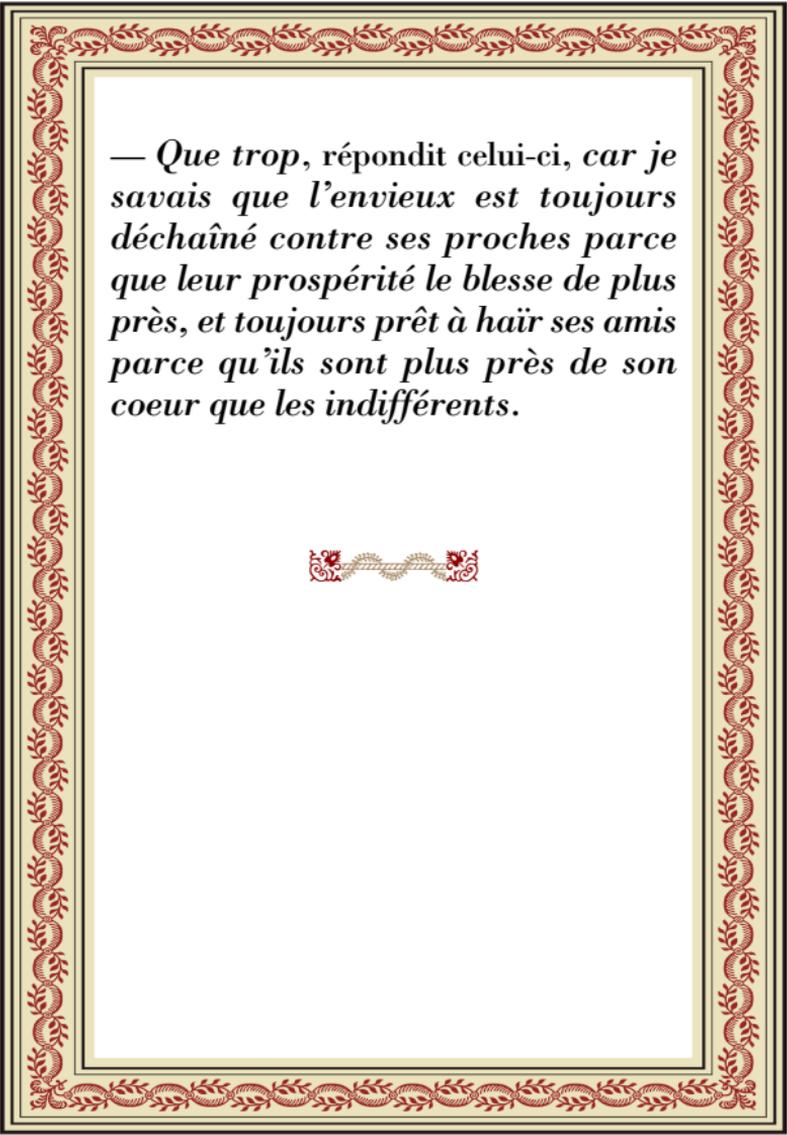
La tribu de Taï

LE DIX-SEPTIÈME jour, Hafez arriva aux premières tentes de Béni-Taï. Le cheïk de cet adouar était un proche parent de Hatem. Il dit à Hafez:

Seigneur étranger, vous allez voir celui qui se dit chef de notre tribu, quoiqu'il ne descende que de Hélol, fils cadet de Taï, tandis que nous avons ici des descendants de Hond, son fils aîné. Cependant, par ses

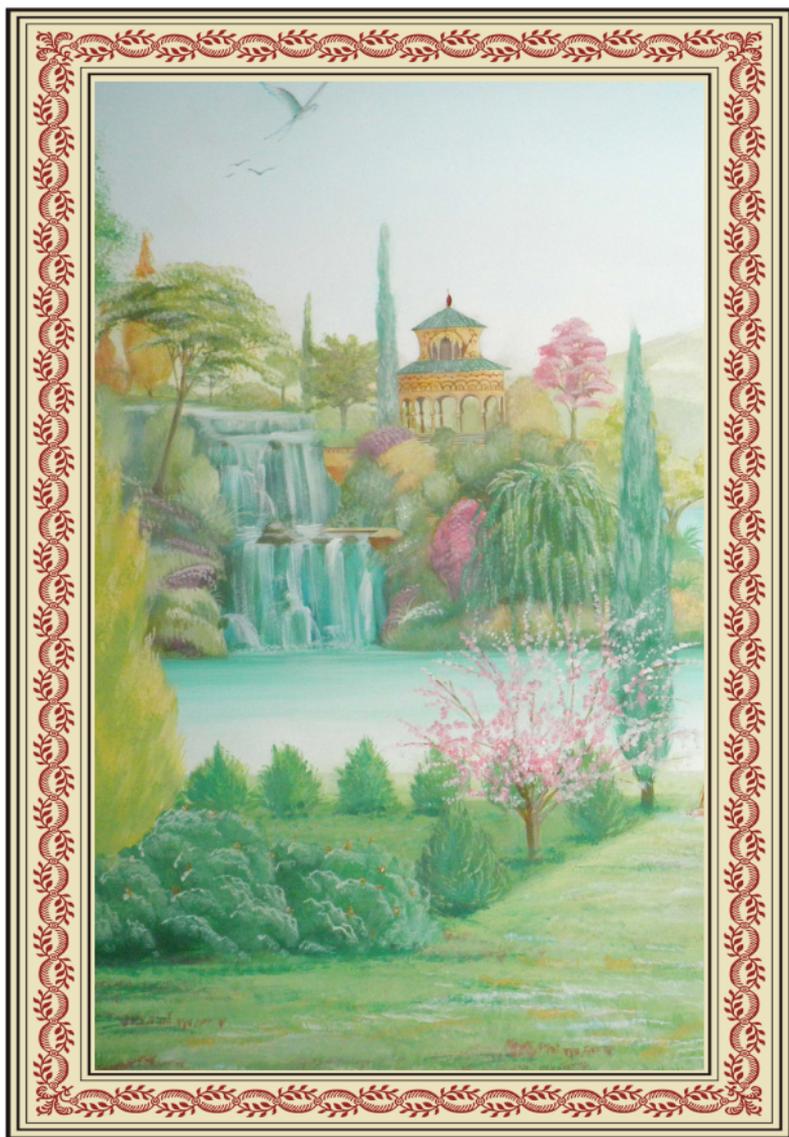
largesses, il a trouvé le moyen de séduire les principaux de la tribu, qui le reconnaissent pour leur chef, même sans qu'il l'ait demandé, car cet homme couvre son orgueil du voile de la modestie, mais cet orgueil perce jusque dans ses bienfaits. Il ne se contente pas d'en répandre sur les tribus qui nous avoisinent, il envoie ses dons jusqu'aux extrémités de l'Arabie, &, lorsque les habitants de ces contrées lointaines viennent ici le remercier, il ne peut pas s'empêcher de faire voir sur son visage la satisfaction qu'il en ressent. Peut-être qu'un pareil motif vous conduit aussi vers lui &, si cela est, vous pouvez être sûr qu'il vous recevra au mieux.

— Je crois que vous aviez raison, dit Hafez à Bektasch.



— *Que trop, répondit celui-ci, car je savais que l'envieux est toujours déchaîné contre ses proches parce que leur prospérité le blesse de plus près, et toujours prêt à haïr ses amis parce qu'ils sont plus près de son coeur que les indifférents.*





CHAPITRE IX.

Le pain & le sel

L E PAIN & le sel sont, chez les Arabes, un signe d'alliance & de protection. Lorsqu'un arabe vous en a offert ou qu'il en a mangé avec vous, vous êtes en sûreté chez lui & il exposera même sa vie pour défendre la vôtre.

Hafez mit pied à terre auprès de la tente de Hatem & se prosterna devant lui.

— *Jeune étranger, lui dit le vieillard, quitte cette posture humiliante, elle*

n'est point en usage dans nos déserts.

— *Elle convient à mon infortune, répondit Hafez, les gens qui composent ma caravane ont pris querelle avec des voyageurs de votre tribu ; j'ai tué celui qui la conduisait & qui montait la jument que voici.*

— *Saint Prophète de l'Arabie, s'écria Hatem, tu as tué mon fils ! Mais tu es sous ma tente, voilà du pain & du sel, mange & fuis ces lieux avant que le reste de la tribu soit informé de ton crime.*



CHAPITRE X.

Les femmes

S *EIGNEUR*, reprit Hafez, *vo*
tre
 fils est plein de vie, cette ju
 ment est un don qu'il m'a
 fait. Mais je venais de loin pour
 connaître Hatem & vous me par
 donnerez d'avoir mis sa vertu à
 l'épreuve. Cependant, le but de
 mon voyage n'est point encore rem
 pli, car je voulais aussi savoir si vos
 hautes vertus sont récompensées
 par la vénération de ce qui vous en
 toure & par le bonheur domestique
 qui doit en résulter.

— *Suis-moi*, lui répondit Hatem.

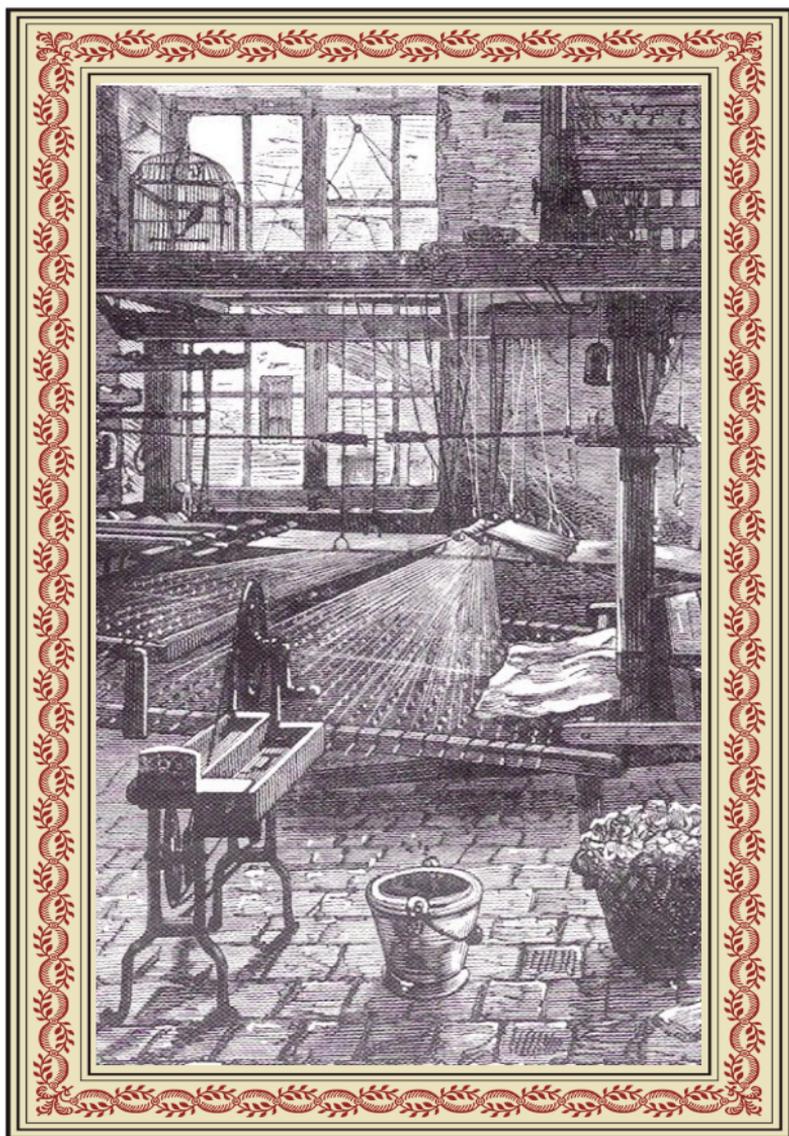
Hafez & Bektasch suivirent Hatem dans une tente, qui n'était séparée que par une simple toile de celle où étaient ses femmes, et ils les entendirent qui s'entretenaient ainsi. Aïscha disait à Zerhoua :

— *Zerhoua, tu as vu Fatmé, la femme de Cafour, avec quel orgueil elle nous montrait le nouveau collier de perles que son mari lui donna lorsqu'il revint du Hedgiage, où il pilla les riches caravanes du Barhein. Nous n'avions rien de semblable à lui faire voir, nous qui couvrons nos bras de corail, tandis que l'insensible Hatem prodigue les bienfaits pour acquérir ainsi à nos dépens le renom du plus généreux d'entre les musulmans.*

— *Tu as bien raison, lui répondit Zerhoua, mais c'est que tu es aussi trop bonne & ton fils Habib est déjà le vrai portrait de son père. Pour moi, j'ai révolté tous mes enfants contre lui, et déjà le petit Messaoud lui a dit hier que, dès qu'il serait grand, il irait piller des caravanes & qu'au lieu de donner son bien il prendra celui des autres.*

— *Tu en as assez entendu, dit Hatem à Hafez, mes chagrins domestiques sont ignorés de mes meilleurs amis, mais tu étais venu de loin pour savoir si j'étais heureux & c'eût été manquer à l'hospitalité que de ne pas te satisfaire.*





CHAPITRE XI.

La pluie

ALORS Bektasch dit à Hatem :
*Seigneur, vous avez satisfait
à la curiosité du seigneur
Hafez, mais pour moi je suis moins
venu pour m'assurer de votre
générosité que pour en éprouver les
effets, car je suis Hâdji Bektasch, le
fondateur de l'ordre des Dervisches
Bektaschi qui ne vivent que des char-
ités que leur font les musulmans.*

Hatem lui répondit:

— *Voici cent chameaux que j'en-
voyais vendre à el-Catif. Menez-*

les-y vous-même & les vendez à votre profit. Je pourrais vous en offrir davantage, mais l'aumône est comme l'eau du ciel : si elle tombait toute au même endroit elle y serait plus nuisible qu'utile, mais, se séparant en gouttes & se répandant en pluie, elle fertilise toute une contrée.



CHAPITRE XII.

L'enfant

HATEM fit tuer un jeune chameau, qui n'avait pas encore goûté l'herbe ni bu l'eau des puits de Hadrama, et il régala ses hôtes pendant trois jours.

Le quatrième, Bektasch prit congé de Hatem & se mit à la tête de ses cent chameaux. Hafez prit également congé, & , poussant son cheval à côté du chameau où était Bektasch, il lui dit :

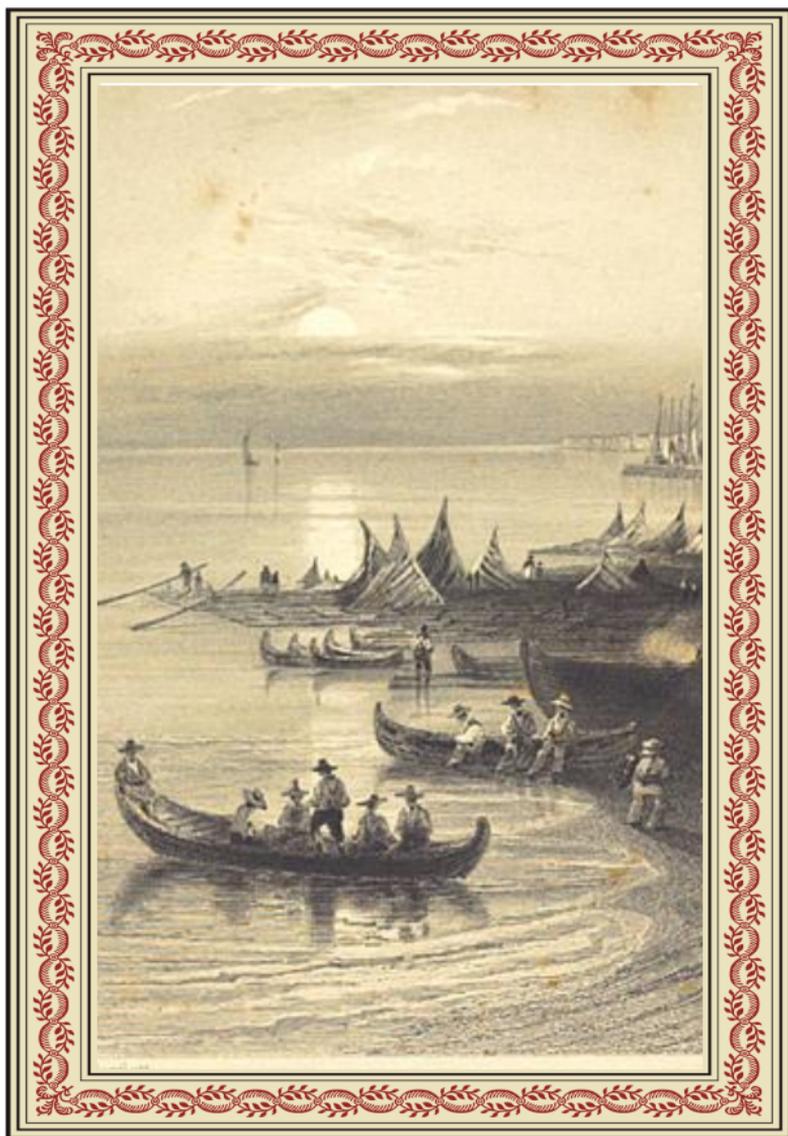
— *Je suis résolu à vous accompagner jusqu'à la capitale du*

Bahrein. Cette province a secoué le joug honteux que lui imposaient les Carmathes, et je pense que nous aurons bien du plaisir à partager la joie que doit y causer une révolution aussi heureuse.

— *Seigneur Hafez, lui répondit Bektasch, je ne suis absolument pas de votre avis. La révolution dont vous parlez a eu lieu dans le courant de la lune rébi-oul-ével de l'année dernière, c'est-à-dire, qu'il y a de cela six lunes révolues. Or six lunes suffisent non seulement pour modérer la joie d'un peuple, mais même pour le dégoûter de la plus heureuse révolution — qui d'ailleurs ne tient jamais tout le bonheur qu'elle promettait mais, au contraire, amène seulement une manière d'être différente, à la vérité, mais tou-*

jours également mêlée de bien & de mal. C'est ainsi qu'un tendre père, flatté des espérances que donne son enfant, le croit né pour des destinées extraordinaires, et puis cet enfant devient un homme comme un autre. »





CHAPITRE XIII.

Le Hann-Bachi

LES VOYAGEURS arrivèrent à el-Catif & se logèrent dans un hann, ou caravansérail, bâti sur les bords du Schatt el-Arab. Hafez, impatient d'acquérir une idée exacte de la révolution, se mit à questionner le Hann-Bachi préposé à la garde de ce caravansérail, mais celui-ci lui répondit :

— *Seigneur étranger, vous vous adressez mal. Le soin des marchandises que l'on me confie, joint à un petit commerce que je fais moi-*

même, m'occupent trop pour que je songe si ce sont les Carmathes qui règnent dans cette ville ou bien si elle est rentrée au pouvoir de ses souverains légitimes. Je puis même vous assurer que les trois quarts des habitants sont dans le même cas. Mais il y en a un quatrième quart, composé de gens oisifs qui ont le temps de gouverner les autres & qui sont eux-mêmes gouvernés par trois ou quatre beaux parleurs. et si vous voulez connaître le plus célèbre d'entre eux, allez à ce café qui est vis-à-vis de vous & vous l'y trouverez sûrement.



CHAPITRE XIV.

Le hanneton

L E PARLEUR du café avait la voix aigre & le regard haineux. Il l'adoucit cependant lorsqu'il vit entrer Hafez, et lui dit : *Soyez le bienvenu, Seigneur étranger. Toute l'Asie & sans doute tout l'univers sont occupés de ce qui se passe actuellement à el-Catif, et personne ne peut mieux vous informer que moi, qui suis le véritable auteur de cette révolution.*

— *Sans doute, dit Hafez, vous avez le premier aperçu que la puissance*

usurpée des Carmathes tenait à peu de chose, et qu'il était facile de la détruire.

— Non, répondit le parleur, je ne fus pas le premier à parler contre les Carmathes, mais je m'en suis bien dédommagé lorsque j'ai vu qu'ils étaient chassés de notre ville, et c'est là ce qui les a empêchés de revenir.

— Sans doute, dit alors Hafez, vous avez donné les premiers exemples de cette générosité que les citoyens de la ville ont eue pour secourir l'État.

— Non, répliqua le parleur, je n'ai point fait ces choses-là, et j'ai même prouvé que ceux qui les avaient faites avaient eu des motifs

très différents de ceux qu'ils faisaient voir.

— *Je comprends, continua Hafez, c'est vous qui, laissant évaporer le serment patriotique, en avez combiné les éléments avec ce sang-froid qui ramène l'ordre & cette sagesse qui caractérise l'homme d'État.*

— *Point du tout, reprit encore le parleur, l'ordre est dans tous les États le précurseur de l'esclavage & je l'ai éloigné autant qu'il était en moi.*

Hafez sortit du café en témoignant peu d'estime pour le parleur. Il fut suivi jusqu'à son Hann par un habitant d'el-Catif qui lui dit :

— *Seigneur étranger, j'ai été témoin de la conversation que vous*

avez eue dans le café & je crains qu'elle ne vous ait donné des idées fausses sur le gouvernement de notre ville. L'homme qui vous a parlé tâche de faire croire qu'il peut faire faire au peuple ce qu'il veut, mais nous savons tous que son art consiste à savoir d'avance ce que le peuple veut & alors d'avoir l'air de le lui persuader. Cependant, cet air d'autorité a fait penser qu'il pouvait être dangereux & on le ménage, mais ceux qui travaillent gardent le silence. C'est ainsi que, dans nos jardins, vous n'entendez ni l'araignée ni le ver à soie, tandis que vous êtes étourdi par les cigales & les hannetons.



CHAPITRE XV.

Basra

HADGI Bektasch, ayant vendu tous ses chameaux, dit à Hafez: *Seigneur, je n'ai plus rien à faire en cette ville & je vous proposerais de partir si je ne craignais de vous priver du plaisir de partager plus longtemps la joie & l'ivresse que cause ici une heureuse révolution.*

— *Non, répondit Hafez, je partirai quand vous voudrez. Aussi bien, je désire beaucoup de voir Basra, ce centre du commerce & des manufactures de l'Asie, car vous convien-*

dreux, sage Dervische, que le peuple industriel de cette ville doit être plus fortuné que nos compatriotes de Mossoul, qui ne savent que semer du riz & l'embarquer sur le Tigre pour le conduire à Bagdad.

— *Seigneur, lui répondit Bektasch, vous me permettrez de ne pas répondre à cette question. Les gens de ma profession aiment mieux se passer de bien des choses que de les acquérir avec beaucoup de peine, et il est malaisé de décider s'ils font bien ou mal. Les rayons des abeilles sont faits avec plus d'art & de régularité que les guêpiers, mais qui pourra m'assurer que les abeilles soient mieux dans leurs hexaèdres de cire que les guêpes dans leurs enveloppes papyracées?*



CHAPITRE XVI.

Les papoutches

Nos voyageurs voulurent entrer dans l'Irak-Arabi par la ville de Cafah, &, étant arrivés aux frontières, ils y furent reçus par une troupe de douaniers qui leur deman-dèrent si les papoutches qu'ils avaient à leurs pieds avaient été fabriquées dans les etats du sublime Attabeg Adhad el-Doulat. Hafez répondit qu'il achetait ses papoutches dans le pays où il était & non dans celui où il devait aller.

— *En ce cas, reprit le douanier, Vos Seigneuries ne doivent point trouver mauvais que nous prenions toutes leurs papoutches pour les faire brûler devant la porte de la douane, car tels sont les ordres de notre sublime Attabeg.*

Hafez gagna nu-pieds la maison du principal douanier, et lui demanda pourquoi le sublime Attabeg faisait ainsi brûler les papoutches des voyageurs.

— *Seigneur, lui répondit celui-ci, c'est qu'il est à cet égard en rivalité avec Malek el-Nasser, sultan du Hedgiage, qui est un mauvais pays où il n'y a que des chèvres, dont la peau sert à faire des papoutches qui sont très belles & durent très longtemps.*

— Mais, dit Hafez, si les papoutches du Hedgiage sont belles & durent longtemps, il serait avantageux aux habitants de l'Irak d'en acheter le plus qu'ils pourraient plutôt que de les brûler comme ils font.

— Je l'ai cru comme vous, reprit le douanier, et même je ne manque jamais d'en avoir pour mon usage, mais des esprits profonds ont prouvé que les habitants de l'Irak se couvraient de honte en ne faisant pas eux-mêmes leurs papoutches & le sublime Attabeg a ordonné que l'on y fit des papoutches de peau de chèvre, quoiqu'il n'y ait pas une seule chèvre dans tout le pays.

— Mais, dit Hafez, on dut être fort embarrassé.

— Sans doute, reprit encore le douanier, aussi le sage vizir *At-al-Mulk* songea-t-il à faire un traité de commerce. Il nomma à cet effet *Idris Effendi*, le plus fin des *Katibs* de son *Kalem*. Celui-ci resta pendant quatorze lunes en conférence avec *Mourad Effendi*, ministre de *Malek el-Nasser*. *Idris Effendi*, en recevant les papoutches du *Hedgiage*, voulait fournir des brosses de poil de buffle. Cet esprit, dont la profondeur est comme celle du pays de *Joseph*, faisait le raisonnement suivant : lorsque les Arabes auront des brosses à bon marché, ils prendront goût à étriller leurs chameaux, ils ne feront plus autre chose & useront beaucoup de brosses, au lieu des papoutches du *Hedgiage* qui durent fort longtemps, &, comme on ne peut pas en

porter plus d'une à chaque pied, la consommation en est nécessairement très réduite. Mais qu'arriva-t-il ? Le sultan du Hedgiage, informé par son ministre, pénétra tout ce dessein, il fit chercher à tout prix du poil de buffle, en fit faire de mauvaises brosses & obligea ses sujets à les acheter. Ce procédé, ainsi que vous l'imaginez bien, a piqué au vif notre sublime Attabeg, les conférences ont été rompues, et c'est ce qui fait que l'on a brûlé vos papoutches.

— Je suis consolé de cette perte, dit Hafez, mais je suis surpris que l'on s'obstine à faire des brosses de poil de buffle, dans un pays où il n'y a point de buffles, et des papoutches de peau de chèvre, dans un pays où il n'y a point de chèvres.

— *C'est là le secret de l'État*, reprit
encore le douanier.



CHAPITRE XVII.

Les guerméssuts

Nos voyageurs entrèrent à Basra par le faubourg al-Gharby où se fabriquent ces belles étoffes de soie connues sous le nom de *guerméssuts*.

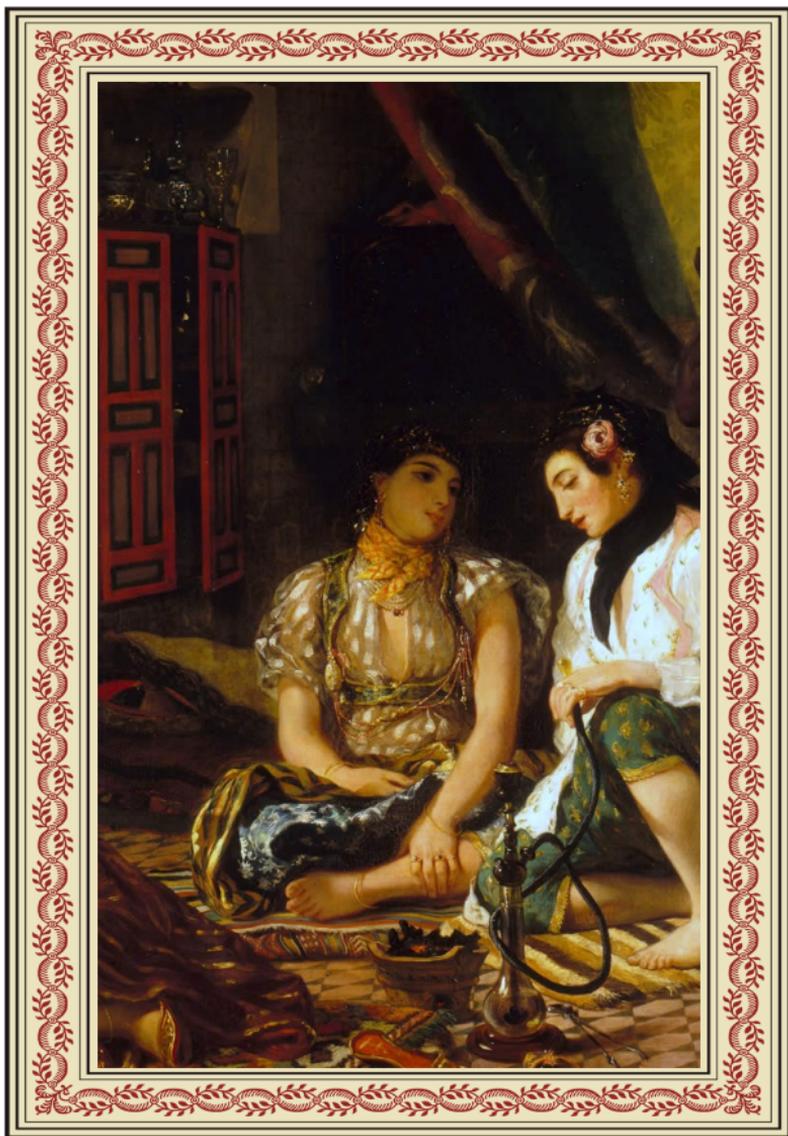
Hafez s'arrêtait à chaque fenêtre regardant ces métiers divers où la navette, se faisant jour à travers une multitude de fuseaux, dessinait des fleurs variées à l'infini par un mécanisme qu'il admirait sans le comprendre.

Cependant, la curiosité de voir passer la caravane du Bahrein ayant attiré à leur porte les femmes & les enfants des fabricants, Hafez vit des habits déguenillés & des physionomies hâves, sur lesquelles on lisait le désir & la honte de demander l'aumône.

Notre voyageur usa de ces détours dont l'humanité enseigne à se servir lorsque l'on veut s'informer du sort des infortunés, et il apprit que des négociants de Gomron avaient entrepris d'établir une fabrique de guerméssuts & que ceux de Basra, voulant la faire tomber avaient résolu de donner les leurs à la moitié du prix ; mais, pour n'y point perdre, ils étaient convenus entre eux de ne plus donner aux ouvriers que la moitié de leur salaire, de sorte que ceux-ci pouvaient à peine gagner de quoi s'empêcher de mourir

de faim. Mais on ajouta qu'ils étaient pourtant bien plus heureux que les fabricants de mousselines peintes, qui n'avaient absolument pas de quoi vivre; celles-ci avaient passé de mode au moment qu'on s'y attendait le moins.





CHAPITRE XVIII.

Les châles

HAFEZ, s'avancant dans Basra, aperçut un édifice magnifique dont la porte était assiégée par une foule qui poussait des cris lamentables. Il demanda si c'était là le palais du roi & si le peuple s'était révolté contre lui.

— *Non, Seigneur étranger, lui répondit un habitant de Basra, cet édifice appartient à un marchand de Cachemire qui est venu ici pour y établir une fabrique de châles à la manière de son pays. Mais, au*

lieu d'employer son argent & le nôtre à acheter de jeunes chameaux pour avoir une quantité suffisante de ces longs poils qui leur croissent autour du cou, il a tout dépensé à faire bâtir cette maison. Enfin il a fait banqueroute, et les gens que vous entendez gémir à sa porte sont des ouvriers qu'il laisse sans pain & sans aucun moyen d'en gagner.



CHAPITRE XIX.

Le manchot

SAGE DERSISCHE, dit alors Hafez à Bektasch, *je commence à être de votre avis, et je soupçonne que les peuples cultivateurs pourraient bien n'être pas aussi à plaindre que je le croyais. Mais ils manquent d'argent, et c'est là ce qui a empêché le peuple de Mossoul d'avoir une armée comme celle de ses voisins.*

— *Mais, répondit Bektasch, quand le peuple de Mossoul veut faire*

comme ses voisins, il doit faire la même chose qu'eux & s'y prendre d'une manière différente. En effet, que diriez-vous d'un manchot qui n'aurait pas de main droite & qui ne voudrait jamais se servir de sa main gauche parce que ses voisins se servent de l'autre ?



CHAPITRE XX.

Les petites maisons

ALORS Hafez dit à Bektasch : *Je n'ai pas bien saisi votre idée. Rendez-la-moi plus sensible par quelque exemple.*

— *Mais, répondit le Dervische, pour ne point sortir de l'exemple que vous m'avez fourni vous-même, je vous dirai que si vous n'avez pas assez d'argent pour payer vos soldats, vous pouvez les payer en grains, en viande, en eau de riz distillée, ce qui est d'autant plus sim-*

ple que, si même vous les payez en argent, ils ne feront venir pour cet argent ni du camphre de Java, ni de l'aloès de Serendib, mais ils l'emploieront en grains, en viande & en eau de riz distillée.

— Votre projet me paraît effectivement bien simple, dit le jeune voyageur, et je ne manquerai pas de le proposer à mon retour.

— Gardez-vous-en bien, répondit Bektasch, il n'en faudrait pas davantage pour vous faire mettre aux petites maisons ; ou, du moins, si vous le faites, préparez-y les esprits plusieurs années à l'avance !



CHAPITRE XXI.

Le péage

ALORS Hafez continua en ces termes : *Ce que je vais vous dire, sage Dervische, ne vous éloignera pas entièrement du sujet de notre conversation. Vous savez que l'émir al-Omar, qui règne à Bagdad, a établi un droit de vingt-quatre pour cent sur tous les grains que nous embarquons sur le Tigre, de sorte que près d'un quart des habitants de Mossoul ne travaillent plus que pour lui. Or, dites-moi : si de nous-mêmes nous pre-*

nions le parti de ne plus rien embarquer sur ce fleuve, qu'est-ce qu'il en résulterait ?

— Il en résulterait, répondit Bektasch, que votre pays regorgerait de denrées, et que si vous y faisiez régner la justice aussi bien que l'abondance vous verriez bientôt s'établir chez vous ces mêmes manufactures que Bagdad a tant de peine à retenir, quoiqu'elles y soient plutôt salariées qu'encouragées.



CHAPITRE XXII.

Les femmes

VOUS CROYEZ donc, ajouta Hafez, qu'un pareil projet serait avantageux?

— Je crois, répondit le Dervische, que l'exécution en serait impossible.

— et pourquoi cela ?

— Parce que vous avez à Mossoul des filles, des soeurs, des femmes & des mères, et que partout où il y a de ces personnes-là toute privation

de luxe, même momentanée, n'est pas seulement proposable.



CHAPITRE XXIII.

Le café

HAFEZ & Bektasch allèrent passer la soirée dans un café que fréquentaient les plus célèbres politiques de Basra & ils les trouvèrent fort occupés du nouveau traité de commerce, qui avait été rompu presque au moment de sa conclusion.

Cet événement donnait lieu à des spéculations profondes & variées, mais tous s'accordaient à dire que la guerre était inévitable & que le sultan du Hedgiage avait été trop vivement

offensé dans la personne de ses poutches & l'Attabeg de l'Irak dans celle de ses brosses de poil de chameau. Mais on différait beaucoup dans la suite des conjectures.

Les uns disaient que l'Attabeg de Fars devait être l'allié de l'Attabeg de l'Irak, parce qu'ils étaient voisins. Les autres disaient que c'étaient des ennemis naturels puisqu'ils étaient voisins. Les uns disaient que l'Attabeg trouverait beaucoup d'alliés en Asie puisqu'il était puissant & les autres soutenaient que toutes les puissances se ligueraient contre lui parce qu'il était puissant, tant sont immuables & beaux les principes de l'ancienne politique.



CHAPITRE XXIV.

Le clou & la vis

QUE PENSEZ-VOUS des raisonnements divers que nous avons entendus ce soir, dit Hafez à Bektasch, il me semble que dans le nombre il y en avait quelques-uns d'assez justes.

— Je n'ai fait aucune attention à ceux-ci, répondit Bektasch, mais j'ai remarqué plusieurs raisonnements faux & absurdes qui pourraient bien prendre & influencer sur le sort de l'Asie.

— *Je ne comprends pas*, dit Hafez.

— *Cela est pourtant bien simple*, reprit Bektasch. *S'il arrivait, par hasard, qu'un sultan de l'Asie eût l'esprit naturellement droit, il ne tarderait pas à se fausser, car les courtisans en découvriraient le point faible, appuieraient dessus pour le fausser davantage. Pour ce qui est des vizirs, leur esprit, accoutumé aux labyrinthes obscurs de l'intrigue & aux routes tortueuses de la politique, devient inaccessible à tout raisonnement & à tout projet qui ne serait pas obscur & tortueux & ceci me rappelle une fable que l'on attribue à notre sage Dervische Saadi :*

«*Un jour, dit-il, un clou & une vis, ayant entendu parler des voyages*

du pot de terre & du pot de fer, voulurent aussi voyager. Ils partirent ensemble &, sur le soir, se trouvant fatigués, ils aperçurent un trou dans une planche & se décidèrent à y passer la nuit. Le clou voulut d'abord s'y enfoncer, mais il se blessa & fut obligé de renoncer à son entreprise. Alors la vis dit qu'elle voulait essayer à son tour.

— Comment espères-tu réus sir ? lui dit le clou. Si je n'ai pu entrer, moi qui suis aigu, droit & poli, il est impossible que tu puisses entrer, toi qui est raboteuse & toute tortue.

Mais la vis lui répondit : Je connais le trou qui est dans cette planche & où vous n'avez pu vous introduire. Vous dites que je suis toute tortue, mais c'est là ce qui me fera entrer

*car il est lui-même tortu, précisé-
ment dans le même sens que moi.*



CHAPITRE XXV.

❧ L'ombrage ❧

HAFEZ, ayant vu tout ce qu'il y avait à voir à Basra, partit pour Chiraz avec son ami Bektasch, &, comme ils étaient déjà près des portes de cette ville, le Caravane Bachi, ayant affaire dans les faubourgs, pria les voyageurs de vouloir bien se reposer quelques instants à l'ombre de certains grands arbres dont les branches, passant par-dessus les murs d'un jardin, s'étendaient dans la campagne & présentaient un abri agréable.

Le haut du mur était terminé par une corniche dont le seul ornement était une ligne de caractères Sulsi qui formaient l'inscription suivante : *Sois semblable à cet ombrage, garde-toi de renfermer tes bienfaits dans l'enceinte de ce qui t'appartient.*



CHAPITRE XXVI.

Les Abencérages

LA LEÇON & l'ombrage sont également agréables, dit Bektasch, et il étendit son tapis au pied de cette muraille. Mais Hafez en voulut faire le tour. Bientôt il revint en courant & dit:

— *Venez, sage Dervische, j'ai fait une découverte merveilleuse. Ces jardins appartiennent à Medje-noun, l'amant de la belle Leilé.*

— *Mais, dit Bektasch, ces gens-là*

sont morts depuis plus de deux mille ans.

— Je le sais bien, dit Hafez, mais venez, et lisez l'inscription qui est sur la porte & vous verrez ce qu'elle dit, car c'est la porte qui parle dans cette inscription.

— C'est là, dit Bektasch, le plus beau style lapidaire des Arabes & je l'ai vu partout employé dans le célèbre Alhambra de Grenade.

— Comment, dit Hafez, vous avez été aussi loin vers les extrémités de l'Occident ?

— Oui, sans doute, répondit Bektasch, et même je m'y suis trouvé lorsque la sultane femme du roi Abou Abdallah fut trouvée seule

dans les jardins du généralife avec un jeune Abencérage appelé Albin Hamed.

— J'ai entendu parler de cette histoire, dit Hafez. La sultane était-elle réellement coupable ?

— Je ne saurais le décider, répondit Bektasch. Aux yeux des Zégris, c'était un crime que d'être du parti des Abencérages, &, si tous les Abencérages n'avaient pas alors été massacrés dans la cour des Lions, ils auraient peut-être exterminé les Zégris, car tel est l'esprit de parti. Aussi le royaume de Grenade n'a-t-il pas tardé à passer au pouvoir des infidèles.



CHAPITRE XXVII.

La porte

CEPENDANT nos voyageurs se rapprochaient de la porte du jardin & ils y lirent l'inscription suivante :

Je suis la porte qui conduit aux jardins de Medjenoun, l'amant de la belle Leilé.

Si tu connais l'amour ou si tu ressens le besoin de le connaître, c'est pour toi que je suis ouverte.

*Tu trouveras dans mes bosquets les
ombres du mystère, sur mes
gazons, les lits de la mollesse.*

*Tu respireras dans mes parterres
les vapeurs de l'ivresse & tes yeux
y seront couverts des nuages de l'il-
lusion.*

*Si tu ne connais point l'amour,
viens ici pour le connaître, si tu
l'as déjà connu, viens pour aimer
encore.*



CHAPITRE XXVIII.

 **La fontaine** 

HAFEZ n'avait pas encore achevé de lire qu'il était déjà dans le jardin, Bektasch l'y suivit & ils s'arrêtèrent d'abord à une fontaine, où ils lirent l'inscription suivante :

Amante passionnée, c'est pour vous que Medjenoun a rassemblé mes eaux dans ce bassin. Vous y verrez votre image comme dans le coeur de votre amant, mais gardez-vous de troubler mes eaux & le coeur de votre amant, car vous n'y verriez plus votre image!



CHAPITRE XXIX.

Les myrtes

ENSUITE les voyageurs s'arrê-
rent à l'entrée d'un bois de
myrtes, où ils lirent cette autre
inscription :

*J'ai été planté par la main de Med-
jenoun. Mes feuilles ne sont pas
grandes comme celles du bananier,
mais elles seraient bien plus grandes
encore qu'elles ne cacheraient pas
l'amour heureux.*



CHAPITRE XXX.

§ Medjenou §

AU SORTIR de ce bosquet, les voyageurs entrèrent dans une allée couverte qui les conduisit à un kiosque où ils virent un jeune homme qui lisait en fumant un narguilé rempli de plusieurs aromates des Indes. Aussitôt qu'il les aperçut, il les salua & leur dit :

— *Soyez les bienvenus, votre habit me fait voir que vous êtes étrangers. Sans doute la curiosité vous amène dans ce séjour & personne ne peut*

vous le montrer mieux que moi, car je suis ce Medjenoun qui a fait bâtir & arranger tout ceci.

— *Seigneur, dit alors Hafez, nous ne sommes pas assez ignorants pour ne pas savoir qu'un autre Medjenoun & une autre Leïlé furent déjà regardés comme des modèles d'amour & que, depuis deux mille ans, les amants de l'Inde & du Kandahar ne jurent que par leurs noms, qui, sans doute, ne courent plus de risque d'être oubliés depuis que vous les avez fait revivre en vous & en votre maîtresse.*

— *Seigneur, reprit Medjenoun, vous avez raison de croire que j'avais emprunté le nom de l'heureux amant de Leïlé. Celui que je reçus de mes parents est Abdélazis, et voici quelle*

fut l'occasion de ce changement. Il y a environ quatre ans que le hasard conduisit à Chiraz l'une des beautés les plus parfaites qu'ait jamais produites la province de Visapour, si fameuse pour en fournir à tous nos sérails sans pouvoir jamais s'épuiser.

Cette beauté s'appelle Leilé. Ce nom est très commun dans toute la presque île de l'Inde, et il me fournit l'occasion de lui adresser des vers & de lui donner des fêtes sous le nom de Medjenoun. Bientôt le peuple ne m'en donna plus d'autre, et moi-même je le pris avec plaisir. En effet, je doute que l'autre Medjenoun ait aimé davantage. Notre amour n'éprouvait d'obstacle que dans son excès & s'usait contre lui-même. Mes yeux se troublaient à

force de regarder, mon corps ne faisait plus d'ombre & mon âme avait perdu l'usage de la pensée.

— *Seigneur Medjenoun, dit alors Hafez, vous me permettrez d'observer que vous devez avoir beaucoup d'amour-propre car j'ai lu plus de quarante traités de métaphysique qui disent tous que c'est l'amour-propre qui produit l'amour.*

— *Je crois que vos métaphysiciens se trompent, répondit Medjenoun. Lorsque le sublime sultan Ussum Hassan me fit revêtir d'un caftan doublé de renards noirs & me fit ainsi reconduire chez moi, aux yeux de tout le peuple de Chiraz, alors, dis-je, j'ai eu un plaisir d'amour-propre, mais il n'avait*

*rien de commun avec les plaisirs
que m'a fait connaître Leilé.*

*— Mais, dit Hafez, les amours de
l'ancien Medjenoun n'ont fini
qu'avec sa mort. Or, comme Votre
Seigneurie vit & me paraît se bien
porter, je suppose que c'est la belle
Leilé qui a quitté ce monde.*

*— Vous vous trompez Seigneur,
répondit le faux Medjenoun. Elle vit
& se porte bien. Nous ne nous ai-
mons plus parce que nous avons
cessé de nous aimer. Je fus même le
premier à m'apercevoir que la même
passion n'occupait plus nos âmes &
c'est alors, aussi, que je cessai de
porter avec autant de plaisir le nom
romantique de Medjenoun. Je
m'adonnai à des occupations plus
sérieuses. Je publiai un commentaire*

sur les lois contenues dans le Canon Namé. Je me rendis à la cour d'Ussun Hassan & je portai aux pieds de son trône les vœux des habitants de Chiraz. Mais, quels que fussent mes soins pour leur être utile, ils s'obstinèrent à ne voir en moi que l'amoureux Medjenoun & continuèrent à m'en donner le nom. Voyant cela, je me déterminai à le garder tout à fait. Je fis mettre à mon jardin les inscriptions que vous avez lues, mais, en l'abandonnant aux amants qui viennent s'y occuper de leurs peines & de leurs plaisirs, je me suis réservé ce pavillon. J'y ai placé une nombreuse bibliothèque & l'étude y remplit si bien tous mes moments qu'elle ne me laisse point apercevoir ce vide qui, dit-on, succède aux grandes passions.

— *Mais, dit Hafez, vous avez sans doute des amis ?*

— *J'en avais, répondit Medjenoun. Mais, comme je vous l'ai dit, Ussun Hassan m'avait fait revêtir du caf-tan, honneur qu'il n'a encore accordé à aucun habitant de Chiraz, et depuis lors je n'ai plus eu d'amis.*

— *Mais, dit Hafez, vos frères, vos soeurs, votre famille ont partagé vos honneurs & sans doute vous traitent-ils mieux que la famille de Hatem Taï ne traite ce respectable vieillard.*

— *Hélas! répondit Medjenoun, vous voyez bien à mon opulence que j'ai le malheur d'être fils unique. Sans doute, si j'avais eu un frère, j'aurais vécu plus heureux, il eût pardonné*

des folies, des torts & peut-être des succès, et me serait toujours revenu. Car deux frères sont comme les bras de L'Euphrate. La nature les a fait sortir d'une même source & voulut que leur cours fût le même. On les voit se séparer à Hilleh, mais ils se rejoignent à Schah Abadils, se séparent encore à Sébay, mais ils se retrouvent à Azia & tombent ensemble dans le sein de la mer Persique. Deux frères sont comme les bras de l'Euphrate, mais les amis sont comme les torrents du désert. Le voyageur compte sur eux & se met en route, mais il les trouve desséchés, meurt de soif & se repent trop tard de sa confiance. Les amis sont comme les torrents du désert.



CHAPITRE XXXI.

¶ & dernier ¶

LES paroles de Medjenoun firent une grande impression sur Hafez, car il avait un frère qu'il aimait avec tendresse. Ses projets de voyages s'étendaient jusqu'aux îles de Khalédan, mais il renonça à aller plus loin &, trois jours après, il prit la route de Mossoul. Bektasch y alla avec lui & se plut tellement dans la société de ces deux frères qu'il y oubliait le couvent qu'il avait fondé à Conia, l'ancienne Iconium. En ayant appris que ses Dervisches le cherchaient de tous côtés,

il se détermina à se rendre auprès d'eux. Hafez & son frère Séhid l'accompagnèrent jusqu'à l'autre rive de l'Euphrate. Alors il prit congé d'eux, et leur dit :

Mes amis, vous voyez le malheur des voyages : l'on y connaît des hommes selon son coeur, et il faut les quitter. &, tandis que vous rompez ces nouveaux liens, vous allez retrouver les anciens, relâchés par l'absence & par l'inhabitude. Je ne parle point pour moi ; errant solitaire, je tiens à peu de chose. Mais toi, Hafez, tu voulais aller jusqu'aux îles de Khalédan. Insensé, après une année d'une route pénible, qu'aurais-tu trouvé ?

La curiosité est peut-être, de toutes les passions, celle qui s'use le plus

vite : bientôt elle cesse d'occuper uniquement la pensée du voyageur & celle-ci se reporte aux rivages de la patrie ; il mesure la distance, et le jour de la gaieté cesse d'éclairer le paysage étranger qui l'environne. Et puis, le voyageur peut-il espérer échapper longtemps à la funeste influence des climats brûlants du tropique? Qu'on se le présente alors abattu, sans force ni de corps ni d'esprit & ayant encore, pour retourner chez lui, les saisons à attendre & les mers à traverser.

Cependant, Hafez, tu voulais aller jusqu'aux îles de Khalédan. Les relations de Sindbad t'avaient tourné la tête. Elles occupaient alors les oisifs de Bagdad, mais à ton retour tu les eusses trouvés occupés à autre chose & l'on ne t'eût seule-

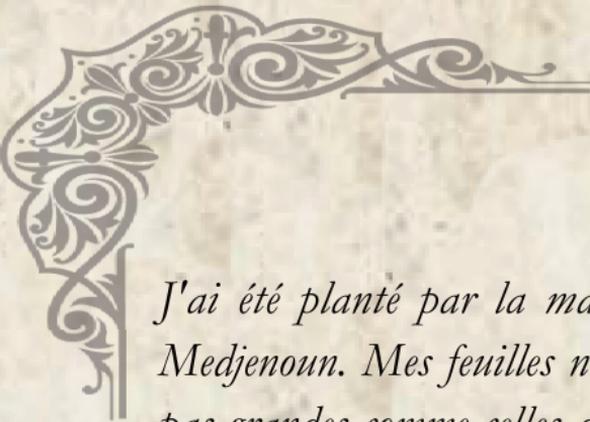
ment point écouté. Ne va point au-devant du temps pour vivre dans celui qui doit être ! Vois ces gens qui se baignent dans l'Euphrate : ils ne nagent point péniblement vers l'onde qui doit venir ; ils attendent, bien sûrs qu'elle passera comme les autres.

Tu peux plonger deux fois ta main dans le courant de l'Euphrate, mais ce ne sera plus dans la même eau.

Tel est le temps.

*Adieu, Hafez ! adieu, Séhid !
Souvenez-vous quelquefois de
Bektasch!*





*J'ai été planté par la main de
Medjenoun. Mes feuilles ne sont
pas grandes comme celles du ba-
nanier, mais elles seraient bien
plus grandes encore qu'elles ne
cacheraient pas l'amour heureux.*

